

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Elections \(France\)](#), [Mandat local](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[43. Paris, Mercredi 20 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-09-21

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'aime à venir à vous le matin, en sortant de mon lit, comme le soir en m'enfermant dans ma chambre.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 162, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/128-134

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
TranscriptionN°42 Jeudi 7 heures du matin.

J'aime à venir à vous le matin, en sortant de mon lit comme le soir en m'enfermant dans ma chambre. Je n'ai pas pu hier soir. Il m'est arrivé deux visiteurs qui passeront ici deux jours. J'attends aujourd'hui M. Duvergier de Hauranne. Il faut se promener, causer. Mon temps se trouve pris. Je le passerais bien plus doucement à lire, à lire votre lettre d'hier. Vous êtes-vous jamais occupée de magnétisme, de ces contes de gens qui agissent à distance, à très longue distance, qui endorment ou éveillent, troublent ou apaisent à travers l'espace, d'autres gens sur qui ils ont pouvoir ? Je crois à votre pouvoir, à votre magnétisme. J'ai vécu hier, je me suis endormi, je me réveille ce matin sous son action. Ah si elle pouvait ne cesser jamais ! C'est ce qui arriverait si elle n'avait pas tant de lieues à traverser, si nous étions toujours ensemble. Et pourtant, je n'espère plus vous retrouver aussitôt que nous nous l'étions promis. Le mariage de M. Duchâtel ne se fera très probablement que du 2 au 4 octobre. Je vais le savoir positivement aujourd'hui.

De plus le mouvement électoral s'anime dans le pays. On vient, de tous les environs, m'en parler, me demander conseil, chercher une direction, une impulsion. J'agis d'ici, par la conversation, par les visites que je reçois, par quelques courses que je ferai, sur toute la Normandie, c'est à dire sur l'élection de 40 députés. C'est une grande affaire. Il faut que je la mette en bon train. La présence réelle, nous le savons trop, ne peut être remplacée. Pour moi-même, j'ai du monde à recevoir, à aller voir. Mon élection est plus sûre qu'aucune autre. Aucun concurrent ne se présente, ne s'annonce. Cependant je ne serais pas surpris, à quelques petits symptômes bien cachés, bien honteux que vers les derniers jours en ameutant les républicains, les carlistes violents, quelques indices, quelques grognons, on fit une tentative, non pour m'empêcher d'être élu on n'y pense pas, mais pour m'enlever quelques voix et rendre mon élection moins brillante en lui donnant quelque apparence de contestation. Il faut que je déjoue d'avance cette malice. Si elle doit se produire. Et pour cela, j'ai besoin précisément au moment où la fièvre électorale se prononce, où les hommes se rallient et s'engagent d'être sur les lieux de voir, de causer, d'animer tous les miens d'affermir les flottants.

Il y a un canton important, car il contient près de 100 électeurs dans lequel je n'ai jamais mis le pied. Je veux y aller un de ces jours. Je crois à peu de pouvoir réel, mais à beaucoup de mauvais vouloir soufflant contre moi d'un certain point, qui n'est pas un des points cardinaux, quoiqu'il en ait l'air. Il faut que j'agisse au grand jour, pendant qu'on travaille sous terre, que je sois aigle pendant qu'on est taupe. Est-ce là de l'orgueil ou de la prudence, dites, le moi ? Tous les deux probablement. Orgueil ou prudence, dearest, cela me coûte cher, et j'ai là, pour ce moment un cruel sacrifice à faire. Le saurez-vous, le croirez-vous tout ce qu'il est ? C'est ma

plus vraie, ma plus triste préoccupation. Oui, si j'étais sûr que notre réunion retardée excite en vous les mêmes sentiments, tous les mêmes sentiments qu'en moi, et point d'autres; si j'étais sûr qu'il ne vous vient aucune de ces mauvaises pensées qui me désolent, et comme injustice et comme preuve que vous ne me connaissez pas encore ; si je pouvais vous faire voir, parfaitement voir mon âme, toute mon âme, comme je vous ai fait voir avant-hier une de mes journées, et dissiper ainsi, dissiper sans retour les doutes coupables de la vôtre, à cette condition là, je n'aurais pas moins de chagrin, mais j'aurais un meilleur chagrin, un chagrin parfaitement confiant en vous, sympathique avec vous, et je ne vous parlerais que de notre chagrin. Si vous saviez qu'elle est à ce moment même en vous écrivant, mon impatience de tout ce que je vous dis là, combien, au fond de mon cœur, je me sens étonné, blessé, pour vous et pour moi de vous le dire, de pouvoir croire que j'aie à vous le dire !

Dearest, que la confiance égale la tendresse, que toutes paroles autres que des paroles de tendresse soient inutiles et ne puissent plus nous venir à la pensée ! Il en sera ainsi un jour ; j'y compte. Vous savez que je vous ai ajournée à un an à deux ans à l'époque qui vous voudriez. Que mon ajournement soit sans objet; épargnons-nous l'épreuve du temps ; soyons, dès aujourd'hui aussi surs l'un de l'autre, aussi établis dans notre foi mutuelle, que nous le serions après l'avoir subie. La vie est si courte ! N'en employons rien à essayer, à attendre ; C'est perdre du bonheur pour rien.

10h 1/2

Voilà le N° 43, que j'aime bien quoique j'aime mieux le n° 42. Oui, nous sommes bien loin. Mais vous m'avez envoyé votre Soleil, hier et aujourd'hui, il est très beau. Le petit tableau est de 1835. Gardons notre goût pour Adieu. C'est un goût d'absent mais, dans l'absence, c'est ce qu'il y a de mieux. Adieu donc Adieu, faute de mieux. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/956>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur162

Date précise de la lettreJeudi 21 septembre 1837

Heure7 heures du matin

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

elle est, à ce
impétueux de
fond de mon
vrouce pour
que j'ai à
ance égale la
parole, de
plus nous
un jour, j'y
voudrais
épargner non
aussi sur
et se foi mutuelle
la vie est
à attendre;

quelque peine
un bon. Mais
aujourd'hui,

un point d'attente;
aujourd'hui.

J'aime à venir à vous le
matin, en sortant de mon lit, comme le soir en
retrouvant dans ma chambre. Je n'ai pas pu
hier soir. Il m'est arrivé deux visiteurs qui passent
ici deux jours. J'attends aujourd'hui M^r Duvergier
de hainaut. Il faut se promener, l'air. Mon
temps de bonjour. Je le passerai bien plus
doucement à lire à lire votre lettre d'hier. Vous
êtes vous jamais occupé de magnétisme, de ces
contes de gens qui agissent à distance, à très
longue distance, qui endorment ou éveillent, troublent
ou apaisent, à travers l'espace, d'autres gens, sur qui
ils ont pouvoir? Je crois à votre pouvoir, à votre
magnétisme. J'ai vécu hier, je me suis endormi,
je me réveille ce matin. Ah, si
elle pouvait me sentir jamais! C'est ce qui m'attriste
si elle n'avait pas l'âme de lier à traverser, si
nous étions toujours ensemble. Et pourtant, j'
espère plus vous retrouver aussitôt que nous nous
l'étiions promis. Le mariage de M^r Duchâtel m'
se fera très probablement que vers le 4 octobre.
Je vais le savoir positivement aujourd'hui. De

plus, le mouvement électoral d'animé dans le pays.
On vient, de tous les environs, m'en parler, me
demander conseil, chuchoter une direction, une
impulsion. J'agis d'ici, par la convocation, par
les visites que je reçois, par quelques lettres que
je fais, dans toute la Normandie, c'est à dire sur
l'élection de 40 députés. C'est une grande affaire. Il
faut que je la mette en bon train. La prochaine
vêlée, pour le savoir trop, ne peut être remplacée.
Pour moi-même, j'ai du monde à recevoir, à aller
voir. Mon élection est plus sûre qu'aucune autre.
Aucun concurrent ne se présente, ne s'annonce.
Pendant je ne dois pas s'apercevoir, à quelques petits
symptômes bien cachés, bien honteux, que vers les
derniers jours en amenant les républicains, les
castités violents, quelques indécis, quelques gogrenes,
on fit une tentative, non pour m'empêcher d'être
élu, on n'y peut pas, mais pour m'enlever
quelques voix et rendre mon élection moins brillante
en lui donnant quelque apparence de contestation.
Il faut que je déjoue d'avance cette manœuvre.
Elle doit se produire. Et pour cela, j'ai besoin
précisément au moment où la fièvre électorale
se prononce, où les hommes se rallient et s'engagent
d'être sur les lieux, de voir, de causer, d'animer
tous les miens, d'affermir les flottants. Il y a
un canton important, car il contient près de 100

électeurs, dans lequel
jeux y aller un
siel, mais à beau-
coup moi d'un
points cardinaux
j'agisse au grand
terre, que je sois
là de l'orgueil
Sous le drapeau pro-
darent, cela me
moment, un bras
le croirez-vous,
Vraie, ma plus
Sûr que notre re-
même sentiment
moi, et point
vous vient avec
me désolent et
que vous ne m'
pouvez vous fa-
ame, toute ma
avant hier une
dissiper sans ac-
votre, à cette
moins de chag-
Chagrin, un cha-
sympathique à

le pop.
les, me
une
tion, pas
vers que
à dire sur
affaires. Il
présente
remplacé
à aller
à autre.
monie.
égues, publi
vers les
rins, les
Gergon,
échus d'être
leser
ous brillante
contestation.
nalisé. Si
j'ai besoin
Maurice
ce d'engager
d'ailleurs
Il y a
fin de 100

Electeurs, dans lequel je n'ai jamais mis le pied. Je
veux y aller un de ces jours. Je crois à peu de pouvoirs
rien, mais à beaucoup de mauvais vouloir soufflant
contre moi d'un certain point, qui n'est pas un de
points cardinaux, quoiqu'il en ait l'air. Il faut que
j'agisse un grand jour pendant qu'on travaille sous
terre, que je sois rigide pendant qu'on est souple. En ce
là de l'orgueil ou de la prudence, dites-le moi ?
Sous les deux probablement. Arguit on prudence,
devenez, cela me coûte cher, et j'ai là, pour ce
moment, un tout sacrifice à faire. Je saluez vous,
le croirez-vous, tout ce qui est ? C'est ma plus
vraie, ma plus triste préoccupation. Oui, si j'étais
sûr que notre réunion retardée excite en vous les
mêmes sentiments, tout le même sentiment qu'en
moi, et point d'autre ; si j'étais sûr qu'il ne
vous vient aucune de ces mauvaises pensées qui
me dévolent et comme injustice et comme preuve
que vous ne me connaissez pas encore ; si je
pourrais vous faire voir, parfaitement voir mon
âme, toute mon âme, comme je vous ai fait voir
avant hier une de mes journées et dissiper ainsi,
dissiper sans retour les doutes, soupçons de la
vôtre ; à cette condition là, je n'aurais pas
moins de chagrin, mais j'aurais un meilleur
chagrin, un chagrin parfaitement confiant en vous,
sympathique avec vous, et je ne vous parlerais

no 42

que de notre chagrin. Si vous sachiez quelle est, à ce moment même, au moment d'écrire, mon impatience de tout ce que je vous dis, là, combien, au fond de mon être, je me sens étouffé, blessé, pour vous, et pour moi, de vous le dire, de pouvoir croire que j'ai à vous le dire ! Dearen, que la confiance égale la tendresse, que toute parole, autre, que de, parole, de tendresse soient inutile, et ne puissent plus nous venir à la pensée ! Il en sera ainsi un jour, j'y compte. Vous savez que je vous ai ajourné à un an, à deux ans, à l'époque que vous voudriez. Que mon ajournement soit sans objet, épargnez-vous l'épreuve. Du tout ; soyons, dès aujourd'hui, aussi sûrs l'un de l'autre, aussi établis dans notre foi mutuelle que nous le serions après l'avoir eue. La vie est si courte ! n'en employons rien à essayer, à attendre ; c'est perdre du bonheur pour rien.

10h 1/2

Voilà le n° 43, que j'aime bien, quoique j'aime mieux le n° 42. Oui, nous sommes bien loin. Mais vous m'avez envoyé votre Soleil hier et aujourd'hui, il est très beau.

Le petit tableau est de 1835.

Sardons notre goût pour Adieu. C'est un goût d'adieu, mais dans l'absence, c'est ce qu'il y a de mieux. Adieu donc, Adieu, foute de mieux.

Matin, en sortant
m'enfermant à
hier soir. Il
ici deux jours
de haine à
toute de haine
douceur à
des, vous jama
contes, de genre
longue distance
on apparaît, à
ils ont pouvoir
magnétisme
je me réveille
elle pouvait ne
si elle n'avait
nous étions to
empire plus de
l'union promise
se fera très p
de vrai le sa